

TOUTE UNE HISTOIRE

Anne Roussel

Toute une histoire

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-8853-1

© Anne Roussel

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À Yvon et Marc

*« Il n'y a pas de pire agonie que de garder en soi
une histoire jamais racontée. »*

Maya Angelou

Les personnages de ce roman sont purement fictifs. Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé est fortuite.

Le 28 septembre 2019

Comme il nous voyait hésiter au-dessus de notre feuille quadrillée, le prof a dessiné au tableau un soleil avec ÉCRIVEZ!!! inscrit en gros à la place de la bouche.

– Allez-y, jetez-vous à l'eau, ne perdez pas de temps ! qu'il a dit en tendant le dictionnaire à Moussa assis au premier rang.

Sur la fiche de consignes, on avait au choix : Racontez-vous, couchez sur le papier votre vécu. Écrivez un conte. Écrivez un poème.

Pas de thème imposé cette année. Quartier libre. Enfin... façon de parler. J'ai pas hésité une seconde, c'est mon histoire que j'ai choisi de raconter.

On est que six à venir à l'atelier d'écriture. Peu d'intérêt pour cette activité, on va pas se mentir. Sans compter que nombreux sont les détenus qui savent à peine lire et écrire. Et puis manque de chance, le créneau horaire est le même que celui de la salle de sport !

Le nouveau prof est plutôt cool dans l'ensemble. Lambert, il s'appelle. Il avait l'air gêné, l'autre jour, quand on lui a demandé à quel prénom correspondait l'initiale G devant Lambert sur notre fiche. « C'est Gérard », il a dit Rémi et les plus vieux d'entre

nous se sont marrés. Farid a proposé Gédéon, ensuite on s'y est tous mis: Gaspard, Gaston, Geronimo, Goldorak... René a balbutié » Gagarine » en levant les yeux au ciel, mais ça n'a fait rire personne sauf le prof qui a souri. Nous, on a pas capté.

Et bien G, c'est Gustave ! Qu'est ce qui leur a pris à ses parents de lui coller un prénom pareil ?

On va tous se lire ce qu'on a écrit, c'est le contrat passé avec le prof. Il a parlé aussi de faire imprimer notre travail. D'accord, on a dit, mais qui nous lira ? Il a bredouillé que pour le moment on n'en était pas là, on en discuterait plus tard. Pour moi, c'est clair, c'est à mes potes de l'atelier que j'ai choisi de m'adresser en premier, à personne d'autre.

J'ai bien mordu à l'hameçon de l'écriture, j'y passe de plus en plus de temps. Pour ça, le prof a su y faire, on dira pas le contraire. Dès que j'ai terminé mes heures en cuisine, je repars direct dans ma cellule, je prends mon Bic et je m'évade ! Et si en plus j'ai décidé de tenir un journal, c'est pour bien garder en mémoire notre quotidien derrière les barreaux. Surtout ne rien oublier de ce qu'on vit en prison : la promiscuité, les hurlements, la violence, les brimades, mais aussi les liens qui se sont tissés entre ces quatre murs. Sans compter que ce journal me fera un bon entraînement d'écriture. En centrale, j'avais pas eu l'idée d'en tenir un, en tout cas pas les premières années. Faut comprendre aussi, quand on est au creux de la vague, on pense à rien d'autre qu'à garder la tête hors de l'eau.

Normalement avec ma remise de peine, je devrais sortir en juillet 2020. J'aurai passé un peu plus de onze ans en prison. Treize mois en maison d'arrêt, huit en centrale et pour finir ce centre de détention. Ici les cellules sont ouvertes dans la journée, on peut

se déplacer librement, rejoindre les ateliers ou la bibliothèque sans passer par l'ouverture et la fermeture de multiples portes qui donnent le sentiment d'être des fauves enfermés dans une cage. Rien à voir avec l'incarcération en maison d'arrêt ou en centrale, ils disent travailler sur la réinsertion. On n'est pas pour autant dans un hôtel cinq étoiles ni dans une prison bisounours parce qu'il y a des tas de trucs qui collent pas ici et une prison, quelle qu'elle soit, restera toujours une prison.

Ils m'ont accordé l'autorisation de posséder un ordinateur. C'est Sophie qui me l'a offert. Il est presque neuf, elle l'a eu au Bon Coin. Ils ont quand même trouvé le moyen de le trafiquer en posant un scellé de sécurité au cas où j'aurais l'idée de chercher à me connecter à Internet. Comme s'il y avait pas de smartphones qui circulaient derrière les barreaux ! J'ai donc dû attendre encore trois semaines avant de récupérer mon ordinateur.

Je me débrouille pas trop mal avec Word. J'ai pu mettre en pratique les quelques cours d'informatique qu'on m'a autorisé à suivre en 2017. Quant au bouquin Word pour les Nuls que j'ai potassé à la bibliothèque, il m'a bien dépanné. Si j'avais eu dans ma cellule un ordinateur avec l'accès à Internet lorsque j'ai repris mes études, j'aurais moins galéré avec les cours du CNED. Sans l'aide de Sophie qui a assuré la partie logistique avec le soutien du prof intervenant en centrale (photocopies, envoi des devoirs, achat de manuels), jamais je ne serais allé au bout de mon BTS de comptabilité, ça ferait longtemps que j'aurais lâché l'affaire. Merci petite sœur, je te revaudrai ça au centuple. Mais attention, on ne va pas s'emballer pour autant parce que maintenant le plus dur reste à faire : débusquer le chef d'entreprise qui acceptera d'embaucher un ex-taulard et là, c'est loin d'être gagné.

Hier, après avoir rédigé les premières pages du chapitre 1, j'ai demandé à René s'il voulait bien les relire. Il a pas hésité une seconde, il a dit « Bien sûr, Paul, volontiers ». C'est pas que j'ai honte de faire des fautes de français, j'en fais pas tant que ça en fait, c'est juste que je préférerais avoir l'avis de René avant celui du prof. Pour ce qui est de me donner des conseils, René, je lui fais confiance, il est tout le temps plongé dans un bouquin. Il a donc lu le début de mon récit, mais après avoir souligné tout ce qui n'allait pas, il a changé des tas de mots ! J'ai trop rien dit, j'ai laissé faire, j'allais quand même pas râler alors qu'il avait accepté de m'aider !

Ça fera bientôt dix-huit mois qu'on partage la même cellule, on est devenus potes tous les deux. Il était notaire, expert en détournements de fonds, enfin non, pas si expert que ça puisqu'il s'est fait épingler par la brigade financière. Quand des détenus ont besoin d'être épaulés, c'est toujours à lui qu'ils s'adressent. Non seulement il leur remplit les formulaires nécessaires pour cantiner, mais il les aide aussi avec leurs dossiers administratifs et leurs demandes de rendez-vous. Il est pas tout jeune, René, on a fêté ses soixante-dix ans la semaine dernière. Les vieux qu'on incarcère, la plupart du temps ça pue la pédophilie, mais René c'est pas son cas. D'ailleurs lorsqu'il est arrivé ici, il a dû rapidement clarifier les choses pour éviter de se faire démolir par des détenus. Sa vie, il a commencé à la raconter avec des rimes et tout le tralala et c'est tout un poème, c'est le cas de le dire ! Avant de sortir, il faudra que je lui demande de m'en recopier une strophe ou deux en souvenir. On m'aurait dit il y a vingt ans que je m'entendrais bien avec un notaire, j'y aurais pas cru. Chez nous, les notaires n'avaient pas trop la cote. Le père ne ratait jamais une occasion de les enfoncer.

« Qu'est-ce qui a une plume et qui vole ? C'est le notaire ! » qu'il disait.

Pendant la séance d'écriture mercredi, j'ai réussi à mettre la main deux ou trois fois sur le Larousse pour vérifier certains mots, je voulais être sûr de leur orthographe. Le dictionnaire est à moitié foutu, à croire qu'il date des années soixante-dix. Et il y a des tas de mots qu'on trouve pas. Par exemple, « souris d'ordinateur » ou bien « sida », ils connaissent pas. C'est Vincent qui nous l'a fait remarquer. Notre français a bougé, mais celui de leur dico, on dirait bien qu'il est resté bloqué entre Pompidou et Giscard. Un peu comme le règlement entre ces putains de murs, mais bon, passons... Le Larousse, on est six à l'utiliser et vu qu'on le laisse souvent à Moussa qui sait à peine écrire, il va pas marcher longtemps, notre atelier d'écriture. Voir si le prof pourrait faire remonter notre problème. Tant qu'à faire, René dit qu'un dictionnaire des synonymes serait le bienvenu aussi. Là, je saurais pas dire !

CHAPITRE 1

Je suis né le vingt-neuf juin 1975 dans un village au sud de la Lorraine. Pile à vingt heures, juste au moment où Patrick Poivre d'Arvor, journaliste tout juste débutant, arborait son petit sourire gêné pour déverser son lot habituel de catastrophes. La mère venait de préparer son sac pour la maternité que j'annonçais déjà mon arrivée. Les premières contractions ressenties en fin d'après-midi ne l'avaient guère inquiétée. Soi-disant que le premier ça prenait toujours son temps, elle avait terminé ses confitures de cerises, après quoi elle était partie aider le père à la traite.

Quand il a été trop tard pour se déplacer, c'est deux voisines, Gisèle Jacquot et Paulette Simon qui ont pris l'accouchement en main. Il faut croire que l'absence d'un support médical ne les a pas démontées plus que ça. L'affaire n'a pas duré plus d'une demi-heure parce qu'à peine le père était-il reparti à la traite que Gisèle appelait par la fenêtre son mari, Robert, qui sortait de la grange à côté pour qu'il aille le prévenir que c'était fait. Quant au docteur Gendrolet, notre vieux généraliste, il s'est pointé en bout de course dans son antique DS noire. Après avoir vérifié que mère et enfant se portaient bien puis félicité Gisèle et Paulette pour leur savoir-faire, il a, paraît-il, trouvé le temps de s'envoyer un verre de ratafia accompagné d'une gaufrette avant de s'en retourner chez lui dans le bourg voisin.

Le jour de ma naissance, on fêtait les Pierre et Paul, alors pour le choix du prénom, les parents n'ont pas cherché midi à quatorze heures. Aucune hésitation, ce serait Paul. Comme mon grand-père paternel.

Si j'ai cité la région où était située la ferme familiale, c'était juste pour planter un décor. N'espérez pas davantage de précisions géographiques. Après ce qui s'est passé, on en restera là.

Lorsque je suis né, le père n'était plus tout jeune puisqu'il allait sur ses quarante ans. Pour se trouver une femme, il lui avait fallu une dizaine d'années parce que déjà dans les années soixante-dix les filles réfléchissaient à deux fois avant d'épouser un paysan. Le travail à la ferme, elles étaient de plus en plus nombreuses à le fuir. Hors de question de s'enfiler comme leurs mères des journées de quinze heures pour pas un sou avec une retraite de misère au bout du compte. L'eau avait coulé sous les ponts, les filles, on ne les y reprendrait pas de sitôt. C'est donc armées d'un brevet ou d'un bac qu'elles partaient faire leur vie en ville, ensuite on ne les revoyait plus qu'aux fêtes de fin d'année et quelques jours en été.

Il devait pourtant avoir quelque chose d'irrésistible, le père, parce qu'un soir de bal dans le village, au bout de deux valse, deux tangos et un slow, il a quand même réussi à emballer une jolie petite brune de trente-et-un ans. Colette Michaut, secrétaire dans un garage à Vesoul, venue le temps d'un week-end rendre visite à Simone Grandet, sa marraine, vieille fille d'une soixantaine d'années, laquelle marraine était une couche-tôt. D'où l'idée d'aller faire un tour au bal avec les voisins, Simone et Gérard Mariotte qui, eux, n'auraient jamais raté l'occasion d'aller danser. «Quand j'ai vu arriver là au milieu la Colette avec son chignon et sa jolie